

Lacan Quotidien



N° 876 – Mercredi 25 mars 2020 – 02 h 45 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Obéissance déshabillée ?

EN AVANT

Les temps du virus par Marie-Hélène Brousse

À chacun sa pandémie par François Ansermet

Pour une intimité hospitalière ? par Florent Cadet



Les temps du virus

par Marie-Hélène Brousse

Le maintien de séances par les différents moyens que la modernité met à notre disposition, dans ce temps chaotique du lien social, amène de la matière sonore et signifiante sur cette épidémie. Une analysante parlant d'un rêve associe un « vider les lieux » avec le « covi(d) », nom donné dans ce rêve au coronavirus. Une collègue parle de sa ville, belle d'abord d'être vidée des touristes qui habituellement l'envahissent, devenue plus tard « spectrale ». Une autre collègue constate que sa ville qui, dit-on, « ne dort jamais » est tombée dans un sommeil profond où les rats, auparavant confinés dans les tunnels, se promènent désormais librement sur les quais. Le confinement change d'espèce. Ce n'est pas sans rappeler la résurrection animale et végétale de Tchernobyl. Des hommes et des femmes meurent, emportés par le virus, mais la vie poursuit ses voies, darwiniennes.

Bref, le virus a fait son entrée fracassante non seulement dans les discours, bouleversant les modalités du lien social, mais aussi dans l'inconscient et le domaine de l'équivoque. On peut le caractériser dans l'espace par son étendue qui repousse toutes limites, *é-ten*-due où résonne l'équivoque sonore de la dimension du *temps* qui le caractérise aussi bien, compte-tenu de la rapidité de son extension.

Comment approcher cette dimension du temps avec la psychanalyse ?

J'ai relu le texte que Lacan écrit en 1945, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » (1). Il me semblait qu'en ces temps de confinement, l'apologue des trois prisonniers pouvait apporter quelque éclairage.

Pourtant, ce n'est pas sans recul que j'ai toujours considéré cet article. En effet mon symptôme, « s'en aller, partir », y était serré d'un peu trop près et le terme de « prisonnier » engendrait chez moi un obscurcissement durable du jugement. Jacques-Alain Miller y a consacré plusieurs cours d'une précision chirurgicale, mais j'avais alors constaté ma difficulté à me laisser enseigner par les articulations logiques de ce texte, me confrontant au caractère impérieux de mon *je n'en veux rien savoir*. Sans doute fallait-il la force du réel, en connexion directe avec le discours, pour me porter à le lire, seule et confinée, c'est-à-dire prisonnière.

Premier paradoxe apparent cependant : les trois prisonniers du texte veulent sortir. Ils pensent qu'on peut sortir. Le virus met cela à l'envers. C'est lui qui entre partout et si nous voulons vivre et que d'autres vivent, il convient précisément de ne pas sortir.

Imaginons donc le temps logique à partir de cette prémisse : *je ne veux pas sortir*. Le directeur de la prison, comme l'écrit Lacan, communique aux trois prisonniers l'avis suivant : « Pour des raisons que je n'ai pas à vous rapporter maintenant, messieurs, je dois libérer l'un d'entre vous. Pour décider lequel, j'en remets le sort à une épreuve que vous allez courir, s'il vous agrée. » (2) Mais, tel Bartelby, le fameux personnage inventé par Melville, ils lui répondraient alors en cœur : « *I would prefer not to* » (*Je préfère ne pas*). Fin de l'expérience.

Bien évidemment la logique ne fait pas bon ménage avec Bartelby. Optons donc pour suivre Lacan et, avec lui, le sophisme, signifiant par lequel il nomme ce qu'il appelle « la solution parfaite ». Dans le paragraphe ainsi intitulé, figurent en italique deux expressions « *un certain temps* » et « *quelques pas* » : apparition du temps et du déplacement corporel. Lacan distingue ensuite un faire « l'épreuve au naturel » de cette expérience, de sa pratique « dans les conditions innocentes de la fiction ». Le texte est parcouru par des considérations sur l'Époque, que j'écris ici avec une majuscule. Une réflexion éthique et politique de Lacan, portant sur cette période de la Deuxième Guerre mondiale, sert en effet de fil directeur à son texte de son début à sa fin. Ainsi il écrit : « Non certes que nous allions à conseiller d'en faire l'épreuve au naturel, encore que le progrès antinomique de notre époque semble depuis quelque temps en mettre les conditions à la portée d'un toujours plus grand nombre [...] nous ne sommes pas de ces récents philosophes pour qui la contrainte de quatre murs n'est qu'une faveur de plus pour le fin du fin de la liberté humaine. Mais pratiquée dans les conditions innocentes de la fiction, l'expérience ne décevra pas [...] ceux qui gardent quelque goût de s'étonner. » (3) Les dernières lignes du texte mentionnent, comme limite à toute assimilation « humaine » – « en tant précisément qu'elle se pose comme assimilatrice d'une barbarie » – la détermination du « *je* » (4). Dans le droit fil de Freud, Lacan rejette l'antinomie factice entre civilisation et barbarie soutenue par certains courants philosophiques et pose leur identité. C'est donc grâce à cette fiction qu'est le temps logique que Lacan dégage la détermination du « je » par l'acte. C'est une logique du raisonnement en tant qu'acte.

Je ne développerai pas l'émerveillement qui m'a enfin saisie devant ce texte, entremêlant les fils d'une politique de l'époque avec ceux de la psychanalyse, si ce n'est pour signaler que, dès Freud, la psychanalyse oppose la *collectivité*, composée d'un nombre défini d'individus, à la *généralité*, classe contenant un nombre indéfini d'individus (5). Le dilemme proposé par le temps logique concerne donc un nombre défini d'individus, comme c'est toujours le cas dans la théorie de la clinique analytique à l'inverse de la pensée statistique.

Venons-en aux « trois *moments de l'évidence* » (6) que cette fiction, véritable expérience mentale, permet à Lacan de distinguer : *l'instant du regard*, le *temps pour comprendre* et le *moment de conclure*. Il signale d'emblée qu'ils peuvent fonctionner indépendamment les uns des autres ou encore se recouvrir mutuellement, ce qu'une approche chronologique ne permettrait pas.

Face au virus qu'en est-il ?

Il ne s'agit donc pas d'une succession chronologique qui lisse le temps comme un *continuum*. L'accent est mis sur ce que Lacan appelle alors une « discontinuité tonale » ou une « succession réelle », chaque moment pouvant avoir ou ne pas avoir lieu, se résorber ou non dans le suivant.

Posons que face au virus, comme les journaux l'ont signalé, il n'y a quasiment pas eu d'instant du regard, même en Chine où tout a commencé. Les raisons de cette absence sont diverses et variées. On peut poser néanmoins que, face au réel, l'étrangeté des différents cadrages effectués par la réalité psychique est telle qu'elle abolit, chez de nombreux sujets, l'instant du regard. On ne voit rien venir. On est englouti par la vague avant de pouvoir la voir. Il n'y a même pas eu ce que Lacan appelle « la subjectivation [...] impersonnelle sous la forme de l'“on sait que...” » (7) Disons-le en langage parlé : il n'y a même pas eu une formulation du type « C'est quoi, ce truc ? ». L'instant du regard est absent.

C'est le temps pour comprendre qui vient alors et fait apparaître ce qui va se cristalliser – l'expression est de Lacan – en hypothèses diverses et variées. Le temps pour comprendre permet de réinterpréter l'instant du regard qui a fait défaut, un regard après coup, en anamorphose. Il renvoie à la tête de mort dont Lacan fait l'analyse à partir du tableau de Holbein, « Les Ambassadeurs » (8), et qui n'apparaît telle qu'à un certain réglage de la distance du regard. La pulsion de mort fait son entrée hors de la sidération qui a empêché l'instant du regard. Peut alors apparaître la véritable inconnue du problème : ce en quoi elle touche le sujet lui-même, ce en quoi elle le concerne et le divise. L'objectivité du temps pour comprendre permet qu'apparaissent les sujets définis « *par leur réciprocité* ». Faute d'instant du regard, que Lacan désigne comme « *apodose* » (9) – terme grammatical désignant une proposition principale, ici manquante –, la durée du temps pour comprendre en posant des hypothèses se révèle très longue dans l'épidémie que nous traversons.

En témoigne la difficulté à prendre au sérieux les consignes, difficulté qui, aujourd'hui encore, est agissante au sein des démocraties. Cela explique aussi que la décision de confinement ait été prise avec retard. Le temps pour comprendre, en effet, exige une reconfiguration des cadres extrêmement étroits de la réalité psychique. Ceux-ci permettent, en temps habituel, aux corps parlants de gérer leur vie quotidienne par la routine d'automatismes acquis à partir des discours qui les constituent. Une fois cette routine annulée ou fendue, c'est le symptôme de chacun qui prend la relève. Dans la mesure où il n'est pas dialectisable, il biaise le temps pour comprendre.

Puis vient le moment de conclure

Conclure le temps pour comprendre implique le passage à une logique assertive. Lacan utilise des formulations colloquiales, « *pour qu'il n'y ait pas* » (de retard qui engendre l'erreur) » ou encore « *de peur que* » (le retard n'engendre l'erreur) » (10), pour indiquer ce qui, du temps pour comprendre, permet, avec l'affect d'angoisse qui accompagne ce passage, de poser une assertion. Cette assertion fait passer du collectif au singulier, au *je*, issu de cette assertion. Si bien que *Je* mets des gants, *je* mets entre moi et l'autre une distance d'un mètre, etc.

C'est donc le moment conclusif assertif qui fait entrer le *je* dans le jeu comme effet de son acte et non plus comme simple obéissance déshabillée. Il a pour condition un acte dont il est le résultat.

Mais là se situe un paradoxe. Car l'avènement de ce « *je* » est – selon le temps pour conclure propre au Lacan d'alors – vite *déssubjectivé* (11). Un acte de parole a fait émerger un être parlant là où était le sujet. Mais c'est à partir de ce « *je* » que se produit une déssubjectivation, condition pour qu'une réciprocité ne relève pas d'un suivi grégaire ou de l'identification à l'Un du tyran. Dans le cas du virus, ajoutons que c'est la condition d'une solidarité des *uns-tout-seuls*.

En guise de conclusion, je reviens aux occurrences des quelques paroles analysantes recueillies, par téléphone, depuis le début du confinement assumé comme acte. Covi(d) ou Covi(de), la ville vidée devenue « spectrale », le silence et l'absence sont autant d'équivoques sur la vie et la mort des corps parlants, chez lesquels, toute pulsion étant pulsion de mort, elle vient en opposition à ce que la vie a de réel, la vie du virus par exemple. J'y entends aussi un thème qui m'occupe en ce moment, celui du vide. L'épidémie permet de démontrer que le vide est aussi un mode de jouir. « Chut ! », ainsi que le disait une analyste de l'École récemment.



1. Lacan J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », *Écrits*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1966, p. 197-213.

2. *Ibid.*, p. 197.

3. *Ibid.*, p. 199.

4. *Ibid.*, p. 213.

5. Cf. *ibid.*, p. 212.

6. *Ibid.*, p. 204.

7. *Ibid.*, p. 205.

8. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1973, p. 83 & sq.

9. Lacan J., « Le temps logique ... », *op. cit.*, p. 205.

10. *Ibid.*, p. 207.

11. *Ibid.*, p. 209-211.



À chacun sa pandémie

par François Ansermet

« le réel en tant qu'il est l'impossible à supporter »
Jacques Lacan, « Ouverture de la Section clinique »

*« La mort de tout homme me diminue, parce que
j'appartiens au monde humain. »*
John Donne, « Méditation XVII »

On savait que les épidémies existaient. Elles étaient peut-être restées confinées dans nos mémoires. On connaissait la peste, le choléra, la tuberculose, le typhus, la rougeole, la polio, le SIDA, EBOLA, le SRAS aussi, dû à un autre coronavirus appelé SRAS-CoV, devenu épidémique en 2003 et touchant principalement l'Asie. Mais le COVID19 surgit comme une pandémie qui nous plonge hors du connu et fait effraction pour tous et pour chacun.

Le COVID-19 souffle sur le monde entier. Un même phénomène pour tous, mais auquel chacun réagit de façon différente, à partir de sa propre singularité. Chacun avec son propre point d'accroche qui se cristallise de façon unique et imprévisible.

À chacun son épidémie, c'est ce que montre la clinique. Parfois avec des réactions paradoxales, telle celle de cet adolescent souffrant d'une phobie du toucher très contraignante, qui l'oblige à ouvrir n'importe quelle porte avec son coude ; avec les mesures prises contre la pandémie, il se trouve très soulagé : « Le monde entier est devenu comme moi ! » On voit le retournement. Le voilà devenu normal, la norme étant bel et bien cette nouvelle forme de la vie, pour reprendre Canguilhem. Une petite fille, quant à elle, me confie avec un certain humour : « Si on veut se désinfecter les mains avec le désinfectant, on doit d'abord désinfecter la bouteille de désinfectant... Mais le risque, c'est que la bouteille de désinfectant pour désinfecter le désinfectant ne soit pas désinfectée... », et ainsi de suite à l'infini, en une sorte de paradoxe de Zénon appliqué au COVID-19.

La pandémie progresse et semble générer d'autres épidémies, qui se multiplient : une épidémie de la peur, de la défiance, une épidémie du déni, une épidémie de solitude, etc. La liste peut devenir infinie, et ce vers le risque d'une épidémie de l'impuissance, avec la présence de la mort qui s'impose dans le monde.

Avec la pandémie, il y a aussi le confinement pour la repousser. À chacun son épidémie, si je puis dire, et aussi à chacun son confinement. Chacun le vit différemment. Une jeune patiente remarque : « Le temps peut devenir lourd, comme s'il s'était arrêté ; on attend. » L'épidémie oblige au présent, à un curieux présent. Elle fige le temps, le suspend, tout en l'accélégrant vers un avenir incertain. Le confinement est ainsi autant temporel que spatial : un confinement temporel dans un présent immobile et une attente anxieuse.

Il y a encore une accélération par le nombre de morts et son comptage, et par les mesures de régulation de plus en plus contraignantes. Cette accélération pandémique implique un ralentissement de tout ce qui constitue la société, dans tout ce qui nous entoure : une décélération généralisée, une « dés-accélération » comme l'énonce une adolescente, qui se demande si ce virus n'est pas l'occasion d'une responsabilisation de tous quant au climat. On a basculé vers le pire, dans le redoublement par une urgence sociale d'une urgence sanitaire qui toutes les deux semblent détruire le monde.

Comment faire pour que quelque chose de nouveau surgisse au-delà de cette crise ? La démocratie pourra-t-elle reprendre ses droits, qu'en sera-t-il des frontières, des liens sociaux, des liens familiaux, de la place des enfants après qu'ils ont été considérés comme des porteurs sains à risque pour leurs aînés ? Qu'en sera-t-il du monde, de l'économie ? Qu'en sera-t-il de l'amour, comme se demandent notamment ceux qui se sont déclarés juste avant le confinement ? Qu'en sera-t-il de soi, de ses liens avec ses proches dont on s'est séparé, des morts qui pourraient s'ajouter avant que la courbe pandémique ne décline enfin ? On rejoint les préoccupations de toute épidémie. Comme le disait Rudolph Virchow au XIX^e : « Une épidémie est un phénomène social qui comporte quelques aspects médicaux. »

Au-delà du sanitaire et du social, du politique et de l'économique, la psychanalyse a toute sa place face au surgissement d'un réel exacerbé par cette pandémie et ses conséquences. À nous de faire face à cet impossible à supporter, à nous de trouver la voie pour le traiter. À chacun sa responsabilité pour répondre, et se saisir de ce phénomène, depuis son lieu, depuis son champ, ce qui suppose sans doute d'inventer ce qu'on ne connaît pas.

Sans tomber dans l'*hubris* ou dénier la gravité de la situation, comment faire de la crise une opportunité ? – pour suivre l'étymologie chinoise du mot crise qui a cette double acception. comment donner toute sa place à la vie dans les relations, dans la société ? – la vie comme l'ensemble des forces qui résistent à la mort, comme Bichat le disait déjà à son époque. Certaines initiatives vont déjà dans ce sens, surprenantes, étonnantes, ingénieuses, émouvantes. À nous de relever ce défi du vivant, d'autant plus qu'il paraît ces temps-ci davantage aspiré vers la mort.



Pour une intimité hospitalière ?

par Florent Cadet

Qu'est-ce qu'une « intimité politique » ? Je ne crois pas réussir à définir – ni même vouloir tenter de définir cette expression qui m'est venue à un moment donné, dans le surgissement de l'événement Adèle Haenel (1). Et puis, comment définir ce qui n'est pas encore arrivé, sinon en proposant une définition qui aurait le malheur de boucher l'accès à la nouveauté ? Il est néanmoins acquis que l'intimité a à voir avec le corps, avec ce qui, dans le corps, nous surprend, ce « *corps pris aux mots* » (2). Ce corps parfois encombrant peut toutefois servir à saisir que ça sonne juste, en apercevant d'ailleurs que cette résonance subjective est étonnamment une alternative méthodologique à l'obsession du chiffre dans le discours scientifique : aimer attraper par la *raison* (3) plutôt qu'objectiver par le chiffre ?

Il est aussi vraisemblable que « politique » puisse renvoyer à l'air du temps ou à ce que Lacan appelle « la subjectivité de son époque » (4). Je crois, pour l'instant, que l'analyse permet d'y accéder par intermittence. Grâce à l'analyse, parfois, le corps parlant répond présent à la subjectivité de son époque, ou à celle de l'autre qui nous parle. Mais je crois également, toujours pour l'instant, que c'est intermittent, qu'il n'y pas de l'analysant tout le temps et une fois pour toute : de l'analysant est présent par émergences, par dévoilements temporaires (5), me semble-t-il.

Ces émergences éphémères, inattendues, se présentant en séries, les unes après les autres – pendant une séance d'analyse, après un rêve, durant une conversation en tant que praticien soucieux des subjectivités, pendant la lecture du *Lambeau* de Philippe Lançon ou lors d'un moment politique comme celui mis en voix par Adèle Haenel, etc. –, représentent peut-être ce qui « en appelle à chacun de nous » et « qui n'est pas facile à mettre au travail et à sérier » (6).

Ce n'est pas facile, déjà, pour la simple raison – inhérente à la *raison* ? – que c'est imprévisible et donc uniquement articulable après coup. Comment prévoir que la corde sensible sculptée par l'analyse va vibrer ?

Dernier exemple de la série : comment prévoir que j'allais éprouver une sorte d'effet palpitant venant en écho à ce viatique d'« intimité politique » en découvrant ces mots : « Voilà pourquoi la collection “Tracts” fera entrer les femmes et les hommes de lettres dans le débat, en accueillant des essais *en prise avec leur temps, mais riches de la distance propre à leur singularité* » (7) ? N'est-ce pas là – entre autres – une belle façon de parler d'intimité politique ?

Le numéro 12 « L'hôpital, une nouvelle industrie. Le langage comme symptôme » de Stéphane Velut, neurochirurgien et écrivain, vaut le détour et apporte une respiration. Il permet de mieux saisir notre époque où, comme le souligne une collègue orientée par la psychanalyse, « le symptôme disparaît au profit du handicap » et dans laquelle « le soin se réduit à la mise en place de programmes d'intervention » (8). Nous suivons le réveil de l'auteur à l'hôpital, où il est saisi par la langue des gestionnaires-consultants et en donne un témoignage non dénué d'intimité : « j'écoutais son *laïus* agrémenté de tableaux surchargés, de graphiques incompréhensibles, projetés sur un écran à une vitesse soutenue ; je perdis légèrement pied mais pris quand même quelques notes ». Il pose également des questions en prise avec une époque où la gestion innerve même l'hospitalité : « quant à la “nouvelle gouvernance”, elle compte toujours sur l'élasticité du dévouement. Le monde hospitalier qu'on a voulu calquer sur le monde industriel pour l'intégrer au monde économique (produire, consommer, circuler, gérer, communiquer) se mue en un système qui sacrifie son hospitalité et altère son efficacité. Le plus étrange est que si rien ne montre que ce modèle industriel puisse y apporter ses fruits, on s'obstine. Pourquoi ? » (9)

Ces lignes ont été écrites avant la survenue du Covid-19 – l'ouvrage étant paru le 16 janvier de cette année. Aujourd'hui, en relisant Stéphane Velut, on comprend nerveusement que les institutions hospitalières n'auront pas le choix : à un certain stade de l'épidémie, les vies et les morts seront aussi *gérées de façon industrielle*. « Limiter le stock (entendez de patients) par une diminution du nombre de lits : c'est faire un tri en amont pour éviter que ceux qui entreraient dans la chaîne de soins ne ralentissent le flux (par une augmentation de leur DMS – Durée Moyenne de Séjour), en raison d'une efficacité médiocre des actes sur leur pathologie », indiquait-il.

Si l'on suit bien S. Velut, le principe choquant du tri à venir des malades du Covid 19 s'appliquait déjà en « temps de paix » (10). Le tri de grande ampleur annoncé – s'il vient... espérons que non – ne serait en fait qu'un « effet loupe » de cette logique industrielle déjà à l'œuvre à l'hôpital. (11)



-
1. Cf. Cadet F., « Pour une intimité politique ? », *Lacan Quotidien*, n° 857, 3 décembre 2019.
 2. « Si l'analyste sait attraper votre parole, c'est aussi parce que votre corps, *il le prend au mot*. C'est cela une analyse » (Bonnaud H., *Le Corps pris au mot. Ce qu'il dit, ce qu'il veut*, Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2015, p. 22).
 3. « La parole sonne, rebondit, s'évase, creuse un vide, puis sonne encore, signale une issue. C'est ce qu'on découvre de plus étonnant dans l'expérience » (Bonnaud H., *Monologues de l'attente*, Paris, éd. JC Lattès, 2019, p. 100).
 4. Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 321.
 5. « Nul progrès dans la soi-disant maîtrise de la jouissance mais plutôt une forme de savoir très particulière, qui s'acquiert éventuellement dans la surprise du dévoilement via le transfert » (Leblanc V., « L'inéducable en soi », *Mental*, n° 36, p. 160).
 6. Georges-Lambrichs N., « Échos et retombées », *Lacan Quotidien*, n° 864, 28 janvier 2020.
 7. Présentation de la collection Tracts sur le site de Gallimard.
 8. Ballongue C., « CMPP Nouvelle- Aquitaine : chronique d'une mort annoncée ! », *Lacan quotidien*, n° 869, 14 février 2020.
 9. Velut S., « L'hôpital, une nouvelle industrie. Le langage comme symptôme », Paris Gallimard, coll. Tracts, 2020, p. 7 & 37)
 10. « Laurent, membre du service réanimation, relate comment son unité se prépare à "la vague". "On est conscient qu'on va arriver à cette phase de tri. On sait que ça va être difficile. L'un de nos médecins est en contact avec un médecin d'Italie qui l'a prévenu : ils entassent les corps dans les églises, c'est une hécatombe, il faut qu'on se prépare." » (Coq-Chodorge C., Turchi M., El Azzouzi R. & Rouge A., « Les services de réanimation se préparent à trier les patients à sauver », *Médiapart*, 20 Mars 2020).
 11. Et S. Velut de nous avertir : soit il y aura un « état de réveil de l'hôpital public » à la suite de cette pandémie, soit ce sera l'occasion toute trouvée d'imposer « de l'argent du privé pour sauver le public dont cette crise risque d'achever la déroute » (Cf. Tract de crise de Velut S., « Échec au Roi », 20 mars 2020, disponible sur internet).
-

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)